

Benoît B.

Sous le linceul

CHAPITRE 1 : La mort est-elle vivante ?

La mort marque l'instant précis où un être vivant n'est définitivement plus en mesure d'assurer l'équilibre de ses fonctions physiologiques. Dans notre espace-temps, cette rupture entropique provoque chez l'organisme en question, un effondrement brutal de son architecture biologique et une extinction immédiate de sa conscience.

D'un point de vue médical, la mort est l'arrêt irréversible de l'activité cérébrale. Par conséquent, un cœur qui cesse de battre n'est pas synonyme de mort. Une conscience altérée ou abolie ne l'est pas non plus. Si c'était le cas, le sommeil serait une perte de conscience mortelle et nous ferions tout pour ne pas nous endormir. Depuis 1967, date de la première transplantation cardiaque, il est tout à fait possible de remplacer un cœur. Cette opération n'altère ni l'activité cérébrale, ni la personnalité du patient qui en bénéficie. En revanche, si la science était capable de transplanter un cerveau, elle tuerait le receveur puisqu'elle lui offrirait une autre conscience avec d'autres souvenirs. En fait, dans l'éventualité où cette opération serait réalisable, les rôles seraient inversés. Le donneur se transformerait en receveur. Au réveil, en plus d'un nouveau corps, il retrouverait sa conscience et ses souvenirs. Cela signifie que nous pouvons seulement transplanter des corps, mais pas des cerveaux. Donner un nouveau cerveau à un être humain, c'est le condamner à mort. Pourquoi ? Parce que le rapport à l'existence est intimement lié à la conscience bien sûr, mais aussi à la mémoire, faculté qui permet de situer les événements sur la flèche du temps passé et de se

projeter dans le temps futur. Sans la mémoire, la conscience serait comparable à un disque dur qui détruirait ses données juste après les avoir enregistrées ! Nous avons le sentiment d'être en vie car notre conscience est capable de stocker des souvenirs dans une mémoire.

Imaginons maintenant le jour où notre science aura atteint un niveau de connaissance telle qu'elle sera capable de faire une sauvegarde de notre conscience et de notre ADN sur un support de stockage externe. Ce jour finira bien par arriver. Une puce implantée dans notre cerveau effectuera tous les jours un *backup* de notre système sur deux disques durs. Ces derniers seront conservés dans des bunkers ultrasécurisés situés sur le continent antarctique et sur la planète Mars. À l'âge de trente ans, notre conscience sera transférée dans le cerveau vierge d'un corps de vingt ans codé et cultivé en laboratoire grâce à notre sauvegarde ADN. Nous aurons des capacités cérébrales de plus en plus développées dans une enveloppe corporelle qui, elle par contre, ne dépassera jamais les trente ans.

En cas d'accident grave entraînant une incapacité permanente ou, dans le pire des cas, notre décès, nos sauvegardes nous permettront de recouvrer toutes nos facultés. Bien que morts, nous serons d'une certaine manière, en mesure de redevenir vivants. Cela dit, nous ne pourrons pas faire l'expérience directe de la mort car la sauvegarde qui nous permettra de revivre, aura été faite avant de mourir. Par conséquent, nous ne saurons toujours pas ce qui nous attend dans l'au-delà. Nous ne pourrons pas faire l'expérience de la résurrection.

Ce que je viens de vous décrire n'est pas du *clonage* mais de la *transplantation de conscience*. Bienvenue dans un univers post-

humain où la mort nous sera interdite. Bienvenue en Enfer ! Dieu merci, nous n'en sommes pas encore là, car notre science ne nous permet pas de comprendre la nature de l'âme. Nous ignorons si elle est indissociablement liée à la conscience et donc en mesure d'être sauvegardée ou bien si elle est unique et définitivement détachée d'un organisme lorsque l'activité cérébrale de ce dernier s'éteint. Son essence est mystérieuse. C'est sans doute mieux ainsi car rester prisonnier de notre espace-temps et ne plus pouvoir mourir est, selon moi, une perspective effrayante.

L'âme, souffle vital, anime notre corps, semblable en tout point à une machine. Oui... Nous ne sommes que des machines, certes constitués d'organes recouverts de tissu épidermique, mais qu'est-ce que ça change par rapport à une machine faite de circuits imprimés et de puces électroniques ? Dès que son âme l'abandonne, un corps biologique se décompose, et je suis persuadé que si un jour, une âme décidait d'investir un robot androïde entièrement constitué de composants biodégradables, alors ce dernier serait aussi vivant que nous, et tout comme nous les humains, il se décomposerait le jour où son âme l'abandonnerait.

Si nous étions capables de faire des sauvegardes et des transplantations de conscience, nous pourrions indéfiniment repousser la mort mais *indéfinit* n'est pas synonyme d'*infini* ! Cette succession de *backups* ne nous permettrait pas de nous extraire de notre prison spatio-temporelle... Nous n'aurions plus besoin de faire des enfants. Ce serait une humanité de trentenaires, complètement figée, dotée d'une expérience toujours plus riche mais incapable de s'émerveiller et de se poser des questions pleines de naïveté sur l'univers. Ce serait un monde qui pourrait se passer de Dieu mais qui n'échapperait pas à l'enfer.

Du point de vue du christianisme, qui est ma religion et ma culture, la mort est synonyme de “naissance au ciel”, donc de nouvelle vie. Je vais revenir là-dessus dans un prochain paragraphe. Quelles que soient nos convictions, pour nous les êtres humains, et sans doute aussi pour beaucoup d'autres espèces animales, la mort est source d'angoisse car elle marque l'entrée dans une dimension inconnue. Pour les personnes qui ne croient pas, la mort est synonyme d'anéantissement total de la conscience et par conséquent de la perte du souvenir d'avoir été en vie. La mort est impensable puisqu'elle est impossible à penser. Pour un non-croyant, une phrase telle que *Je suis mort* n'a aucun sens. Juste après son dernier souffle, il entre dans un néant où, faute de conscience, la vie et la mort n'existent pas. L'univers tout entier disparaît en même temps que lui.

Pour nous Chrétiens, au moment où l'activité cérébrale s'arrête définitivement, nous entrons non pas dans le néant mais dans la mort, un état qui n'est pas synonyme d'extinction de la conscience. Le passage de vis à trépas laisse supposer que nous empruntons un sas où la vie et la mort se mélangent et qui permet de basculer d'un état à l'autre... comme pour le passé et le futur d'ailleurs. Ces deux temporalités sont liées par un insaisissable état qu'on appelle le présent et qui, au moment où il est, a la particularité de n'être plus. La vie et la mort sont forcément liées par un état d'instabilité permettant à un organisme biologique d'être mort et vivant à la fois. Quel est donc cet état ? Est-il lié à l'espace-temps ?

Le passé, c'est l'espace-temps qui n'est plus, par conséquent qui est mort, tandis que le futur, c'est l'espace-temps qui n'est pas encore en vie. C'est un néant. Est-ce que la vie correspond à l'insaisissable état qu'on appelle le présent ? Non. La vie se

définit plutôt comme la capacité à conserver l'équilibre dans un état instable tel que le présent. Être en vie, c'est marcher sur le fil très ténu de l'instant présent. Lorsque l'équilibre est rompu, nous tombons dans le passé, et au terme de notre chute, c'est la mort qui nous accueille dans ses bras.

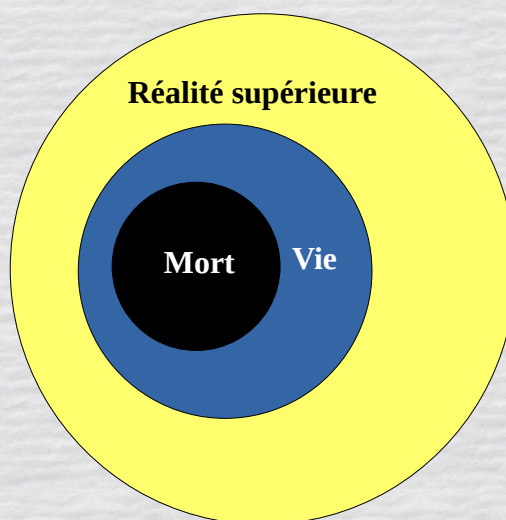
Pourquoi avons-nous besoin de boire et manger, d'aller aux toilettes, de dormir ? Pourquoi devons-nous respirer ? Eh bien parce que nous sommes des déséquilibrés... Or, pour compenser ce déséquilibre et continuer notre numéro de funambule, nous n'avons pas d'autre choix que de trouver des sources d'énergie externes. Ce sont l'air, l'eau, la nourriture et le sommeil qui nous permettent de tarer correctement la balance de la vie. Si mes explications vous paraissent obscures, arrêtez de respirer. Dans trois minutes, ça deviendra plus clair dans votre esprit...

Je vous ai dit que dans le christianisme, la mort était synonyme de *naissance au ciel*. Mais la foi chrétienne n'est pas figée et nous restons libres de faire appel à notre discernement pour mieux appréhender cet au-delà qui nous angoisse. Si, avant d'accéder à la vie éternelle, nous sommes soumis à un cycle de réincarnations, alors la mort est peut-être synonyme de nouvelle vie dans laquelle notre réalité spatiotemporelle actuelle est anéantie et ne peut plus être pensée. Cela pourrait expliquer pourquoi nous ne gardons aucun souvenir de nos vies passées. Dans cette configuration, on peut même se poser la question de savoir si la mort, telle que nous la concevons, existe vraiment. Ce que nous appelons *mort*, correspond peut-être à toutes les réalités vivantes qui se trouvent hors de notre espace-temps. Et pour chacune de ces réalités, nous sommes hors-connexion donc à jamais injoignables. Même vivants, nous sommes morts.

CHAPITRE 2 : Qu'y-a-t-il avant la vie ?

Nous nous posons souvent la question : *Qu'y a-t-il après la mort ?* Beaucoup plus rarement *Qu'y-a-t-il dans la mort ?* Et nous ne nous demandons presque jamais : *Qu'y-a-t-il avant la vie ?* Notre naissance est peut-être la conséquence directe de notre mort dans une autre réalité spatiotemporelle.

Notre conscience et notre activité physiologique nous autorisent à affirmer que là maintenant, nous sommes en vie. Ce postulat nous permet de cerner la nature de la mort et de remarquer qu'elle touche seulement les autres. Nous pouvons définir les limites de la mort car nous portons sur celle-ci un regard extérieur. Notre référentiel est la sphère de vie (celle qui est bleue sur la figure ci-dessous). Tout se passe comme si nous vivions dans une sphère dont nous ne pouvons pas franchir la membrane externe afin de pénétrer dans une réalité supérieure. En revanche, la membrane de la sphère de mort (la noire) est franchissable de l'extérieur vers l'intérieur.



Dans notre référentiel spatiotemporel, nous pouvons définir les limites de la sphère de mort car cette dernière s'inscrit dans la sphère de vie. La mort fait partie de la vie. Dans leur sphère inférieure, nos morts sont peut-être encore en vie mais nous avons perdu toute possibilité de contact avec eux.

La question qui se pose est de savoir si notre sphère de vie (en bleu) est incluse dans une sphère plus grande (en jaune). Si c'était le cas, cela signifierait que pour les entités biologiques qui vivent dans cette dimension supérieure, nous sommes morts. Dans cette sphère jaune, peut-être avons-nous une tombe à notre nom... Des entités qui nous sont proches nous pleurent et regrettent que nous soyons partis trop tôt vers cet au-delà dont ils ne connaissent pas la nature.

Pourquoi les morts gardent-ils le silence ? En regardant l'image qui montrent les trois sphères, tout devient limpide. Ils gardent le silence parce qu'ils n'ont aucun moyen de nous contacter. Qui sont mes proches, quels sont les membres de ma famille qui vivent dans la réalité supérieure de la sphère jaune ? On en revient toujours au même mystère. Il est possible de naître dans une sphère en mourant dans une autre mais la sphère où l'on meurt doit contenir la sphère où l'on revit, ce qui a pour conséquence de créer un cycle de vie-mort à sens unique. En outre, une fois que nous avons franchi la frontière entre deux sphères, celle-ci se referme à jamais et disparaît ! Cela nous donne l'illusion que nous vivons dans la sphère supérieure, la matrice de toutes les sphères en quelque sorte.

Logiquement, si je meurs demain, je vais renaître dans la sphère noire et je vais avoir la joie de retrouver quelques proches, disparus depuis plusieurs années. Sauf qu'on renaît sous la forme

d'un bébé "réinitialisé aux paramètres usine", si vous me permettez d'utiliser cette expression un peu froide, c'est-à-dire avec une mémoire effacée. Une fois dans la sphère noire, le bébé a perdu tout souvenir de ses proches. Mon grand-père est décédé en 1991, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il est dans la sphère noire depuis 30 ans. C'est un jeune homme qui a perdu tout souvenir de sa vie antérieure. On peut supposer qu'il a fondé une famille et qu'il a un ou plusieurs enfants en bas âge, peut-être sur une terre jumelle, peut-être dans une lointaine galaxie.

Adolf Hitler n'a peut-être plus aucun souvenir de sa vie précédente et de ses abominables crimes. Il est né le 30 avril 1945 et s'il est toujours en vie dans son monde inférieur, il a 76 ans. Peut-être a-t-il réussi le concours de l'académie des Beaux-Arts de Vienne...

Quant à moi, comme les deux personnes précédemment citées, je suis mort dans la sphère jaune, le jour de ma naissance dans la sphère bleue. Je suis mort au début du mois d'octobre 1972. Je ne sais pas à quel âge, sous quel genre et sous quelle identité. Je n'ai aucun souvenir de ma vie dans la sphère supérieure jaune. Ma mémoire a été effacée. Tous mes souvenirs ont été détruits.

CHAPITRE 3 : Sphères d'espace-temps

Ce que je viens de vous décrire au chapitre précédent n'est rien d'autre que le concept de réincarnation purificatrice que l'on trouve dans le bouddhisme. Dans le christianisme (du moins dans le catholicisme), ce concept pourrait correspondre au *purgatoire*. Il s'agit d'un lieu où, après sa mort, le chrétien est privé de la vision du Créateur et soumis à un régime de purification nécessaire à l'obtention de sa carte de séjour au Royaume de Dieu.

Or, je vous rappelle que si nous sommes en vie dans cette sphère, c'est parce que nous sommes morts dans la sphère supérieure. Par conséquent, nous nous trouvons déjà dans un purgatoire... Un lieu de réclusion où, malgré nos prières et nos cierges, Dieu se tient hors de notre champ de vision. Le purgatoire est un camp de transit où les chrétiens doivent se contenter de croire en Dieu car ils ne savent pas s'il existe. Les Chrétiens ne disent jamais "*Je sais que Dieu, le Père tout puissant, Créateur du ciel et de la Terre, existe...*" Ils disent :

"Je crois en Dieu, le Père tout puissant, Créateur du ciel et de la Terre, de l'univers visible et invisible..."

La foi, de par sa nature, est imprégnée de doute, et c'est tant mieux car sans le doute, elle perd toute humanité et se transforme en fanatisme. Mais le doute est aussi une torture mentale. Le purgatoire est un lieu de souffrances où celles et ceux qui y sont incarcérés ne peuvent connaître le repos de l'âme. Nos vies sont

faites d'insatisfactions permanentes, de moments de bonheur contrarié, de violence qui engendrent de graves traumatismes... Tout cela parce que nous ne sommes pas capables de dire :

Je sais que Dieu existe

Dans le bouddhisme, c'est le cycle de réincarnations qui tient le rôle de purgatoire. La pratique de cette religion, notamment la méditation, vise à s'affranchir des douleurs de ce chapelet de renaissances pour accéder à un état d'éveil où le "je" s'amalgame dans le "Grand Tout" de l'Univers.

Si vous lisez ces lignes, c'est que nous partageons la même sphère de vie. Vous pouvez, chères lectrices ou chers lecteurs me laisser un message pour me dire que ce que j'écris, c'est du délire. Vous pouvez aussi me dire que c'est remarquable. Le fait est que nous pouvons interagir parce que nous sommes du même espace-temps. Tôt ou tard, nous basculerons dans la sphère noire de la mort. C'est un nouveau purgatoire qui nous attend... Combien de sphères y-a-t-il au-dessus de notre espace-temps ? Y-a-t-il une sphère-mère, matrice de toutes les autres ? La vie et la mort semblent intimement liées. La mort donne la vie et la vie donne la mort. Ceci est vrai à tous les niveaux. Je jardine volontiers et pour donner vie à mes légumes bio, j'utilise du compost, c'est-à-dire que je disperse des particules de mort. Dans notre réalité, la vie et la mort se promènent main dans la main.

Au-delà de l'espace-temps, Dieu "est". Il est le verbe infini qui ne peut être conjugué ni au passé ni au futur. Dieu est l'étincelle de vie qui, à l'échelle de notre univers, amorce la cinquième dimension, celle du Temps... Je m'imagine notre Univers comme

une sphère à quatre dimensions spatiales, c'est-à-dire une hypersphère. C'est en tout cas, le résultat de mon intuition.

Quelle serait la forme d'un tel univers ? Pourquoi nous est-il impossible de le modéliser ? A quoi peut bien ressembler une hypersphère ? Nous savons tous ce qu'est un cercle. Sa définition nous est familière. Il s'agit d'une figure géométrique en deux dimensions spatiales, dont la particularité est d'être composée de tous les points situés à égale distance d'un point nommé *centre*. Vous pouvez en créer un très facilement à l'aide d'un compas. Nous savons tous ce qu'est une sphère. Il s'agit là encore d'une forme géométrique composée de tous les points situés à égale distance d'un point nommé centre, mais cette fois-ci dans un cadre spatial tridimensionnel.

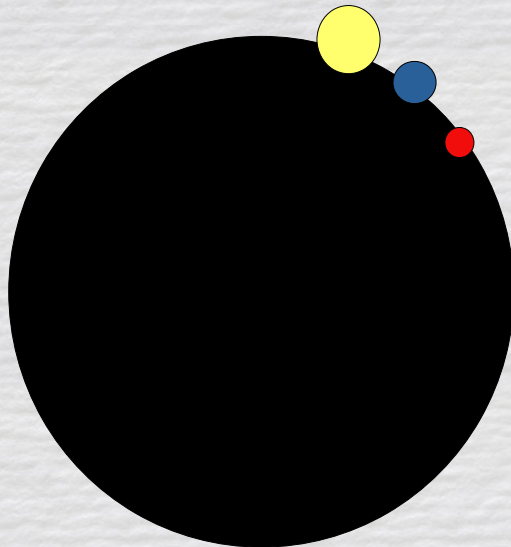
Cette figure géométrique que l'on retrouve partout dans notre Univers, à commencer par notre planète, est absolument fascinante car bien que sa surface soit fermée, elle est sans bord ! c'est-à-dire que rien ne nous empêche de toujours nous diriger droit devant. La surface d'une sphère n'a pas de bord et pourtant, sans l'aide d'un engin spatial, il est impossible de nous en évader. C'est une prison sans barreaux et sans murs d'enceinte ! Si nous étions en deux dimensions et que nous vivions à la surface d'un cercle, ce serait la même chose. Nous pourrions toujours nous diriger droit devant, sans pour autant pouvoir quitter le cercle.

Sans trop réfléchir et en faisant confiance à nos sens, notre première impression est que notre Univers est sans doute une sphère et que nous vivons à l'intérieur de cette dernière. Si c'était le cas, cela signifierait que la Lune ou la planète Mars seraient plus ou moins enfoncées que la Terre par rapport à un point central de référence. Or, tout comme la surface d'un cercle ou

d'une sphère, notre Univers n'a pas de point central de référence... Quel est le centre de la surface de la Terre ? Washington, Caracas ou Mesnard-La-Barotière ? Nous sommes incapables de répondre. Et quel est le centre de notre Univers ? Là encore, impossible de répondre.

CHAPITRE 4 : À la surface d'une hypersphère

Si notre Univers n'a pas de point central de référence, c'est peut-être parce que nous vivons à sa surface, et que celle-ci est fermée et sans bord. Les galaxies, les planètes, les étoiles, les astéroïdes, tout ce que nous connaissons est prisonnier de la surface d'une hypersphère, figure géométrique spatio-temporelle que nos sens sont incapables de conceptualiser, faute de vivre à l'extérieur et d'en avoir une vision globale. Tout ce que nous voyons, c'est une surface. Pour rejoindre la Lune, les astronautes du programme Apollo se sont déplacés à la surface de notre Univers ! Ils ne se sont pas enfoncés vers la Lune ! Tout comme la voiture qui sert à se déplacer à la surface de notre planète, la fusée Saturn V a servi à se déplacer à la surface de notre Univers, tout simplement.



Revenons à notre première figure, en l'occurrence le cercle. Si nous empruntons le chemin appelé diamètre, nous nous enfonçons

à l'intérieur de l'objet géométrique, et cet intérieur est fermé par un bord qui est la circonférence du cercle. Plus précisément à cette dernière, l'intérieur n'est pas un bord. Il est délimité par la circonférence. En fin de compte, nous arrivons de l'autre côté beaucoup plus vite que par la circonférence. C'est normal, l'intérieur est plus court. Une fois dehors, si nous reprenons le chemin de la circonférence, quelle que soit la direction que nous finirons inmanquablement par arriver à nouveau au point de départ.

C'est la même chose pour une sphère. Si nous reprenons le personnage de *Jules Verne*, le *Professeur Lidenbrock*, nous nous enfonçons dans les entrailles de la Terre en empruntant la cheminée volcanique du *Snæfellsjökull*, et que nous suivons scrupuleusement le chemin de randonnée appelé diamètre, nous entrerons dans un objet fermé dont le bord est la surface.

Alors la question qu'on peut se poser est la suivante : est-il possible de descendre à l'intérieur de notre Univers ? Est-il possible de rejoindre plus rapidement un point de la surface de notre hypersphère situé à l'autre extrémité du chemin appelé diamètre ? Où sont les volcans spatiotemporels qui nous permettraient de nous lancer dans une pareille aventure ? Est-ce que ce sont les trous noirs ? Et qu'y-a-t-il à l'intérieur de notre Univers. Que trouvera-t-on dans ses entrailles si nous avons un jour la possibilité d'effectuer ce voyage ? Peut-être l'hypersphère noire où vivent nos proches disparus...

Dans la mythologie grecque, le *Royaume d'Hadès*, également appelé *les Enfers*, est l'endroit où séjournent les âmes après la mort. Il ne faut pas confondre *les Enfers* avec *l'enfer* chrétien. Ce dernier est un lieu d'extrême souffrance physique et morale où

sont déportés ceux qui se sont définitivement coupés de Dieu en refusant librement son amour. La porte des Enfers est gardé par un chien tricéphale nommé *cerbère*. *Les Enfers* sont circonscrit par *le Royaume de la Nuit*. Donc dès l'antiquité, les Grecs avaient déjà l'intuition que les morts séjournent dans un autre monde tout entier contenu dans l'hypersphère de vie.

CHAPITRE 5 : Jésus est descendu aux enfers

Dans mon esprit, la *réincarnation* est le processus qui consiste à renaître dans un univers inférieur, c'est-à-dire dans un purgatoire.

Pour briser ce cycle de réincarnations unidirectionnel, il faudrait pouvoir s'élever dans la matrice de toutes les hypersphères, là où la dimension du temps est absente. Il faudrait expérimenter non pas une *réincarnation* qui efface les souvenirs, mais bien une *résurrection* du corps et de l'âme pour l'éternité, c'est-à-dire en dehors du temps.

Il est peut-être temps de nous intéresser à Jésus de Nazareth. Trois jours après sa crucifixion, la pierre qui fermait son tombeau avait été roulée sur le côté, et le mort avait disparu... En arrivant sur les lieux, Marie de Magdala, son *épouse en esprit*, fut accueillie par deux anges. Non loin du tombeau se trouvait un homme qu'elle prit d'abord pour le jardinier, jusqu'à ce qu'elle réalise qu'il s'agissait en fait de son *Rabbouni*. Selon l'évangile de l'apôtre Jean, voici les paroles que Jésus a prononcées à l'adresse de Marie de Magdala :

— “*Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père.*”

Pourquoi Jésus a-t-il mis en garde son épouse ? Pourquoi lui a-t-il interdit de le toucher ? Je vous laisse le soin de réfléchir à cette question intimement liée à la foi. Mais je vous donne un indice : il est peu probable que la Covid-19 en soit la cause...

Voici le fruit de ma réflexion toute personnelle : Jésus a bien fait un séjour au purgatoire. Si l'on prend le temps de relire le

symbole des apôtres (le premier *credo* en quelque sorte), c'est tout à fait clair : *il est descendu aux enfers*. Mais sa condition de *fil de Dieu* et/ou de *Dieu fait homme*, lui a évité d'être réincarné dans le corps d'un nouveau-né amnésique.

Trois jours plus tard, il est revenu dans notre hypersphère. Jésus n'est pas "*descendu du ciel*". Il a roulé la pierre de son tombeau et il est sorti. Il venait donc de l'intérieur de l'hypersphère. Il venait du purgatoire !... Ou des *enfers* si vous préférez. En revanche, quarante jours après sa résurrection, il a définitivement rejoint son Père, au-delà de l'espace-temps, en s'élevant dans les airs jusqu'à ce qu'une nuée le fasse disparaître.

Pendant cet intermède de quarante jours, on peut supposer que Jésus n'était pas encore ressuscité. Il était dans un état de mort-vivant, et l'expression "*Ne me touche pas*" voulait simplement dire : "*Pas d'effusions de joie s'il te plait. Il est trop tôt pour m'embrasser. Je ne suis pas encore ressuscité. Je reviens juste d'entre les morts.*" C'est en tout cas mon interprétation toute personnelle.

Les premiers paragraphes de ce chapitre ne s'adressent pas seulement aux chrétiens mais à toute personne intéressée par les questions relatives à l'au-delà, car, contrairement à l'amour qui n'est pas un mystère, la mort est un trou noir tapi dans la conscience de chacun d'entre nous, une singularité cosmique qui est la promesse d'un voyage sans retour. Intéressons-nous au mot *Amour*. Vous l'ignorez peut-être mais il est un des rares noms communs transgenres de la langue française. Au singulier, il est masculin (On dit *un grand amour*). En revanche, au pluriel, il devient féminin :

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
 Qui vous mangera de baisers,
 Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
 De mes amours décomposées !
 (Baudelaire, *une charogne*)

Comme Baudelaire, je ne peux concevoir l'essence de l'amour autrement que divine. Il est source de vie et s'oppose à la haine, source de mort. Il y a dans le mot *amour* une promesse d'éternité. C'est un mot vivant, une force non pas surnaturelle mais surtemporelle. *L'amour* n'est pas prisonnier de l'espace-temps. Il est l'un des liens qui unit Dieu aux hypersphères. La mort nous tire vers le bas et nous conduit aux enfers, tandis que l'amour nous tire vers les sphères de vie supérieures. Il est l'amort, si je puis me permettre d'utiliser ce néologisme.

L'amour et la vie, la haine et la mort sont des concepts que notre système neuronal peut définir. La violence est un instrument au service de la haine. La violence, c'est un coup de poing dans la figure, une rafale de fusil d'assaut, une insulte, un silence parfois... La violence blesse et tue. Elle est partout. Elle imprègne notre ADN et nous conditionne dès la naissance. La première respiration du nouveau-né est un cri de douleur. C'est le souffle de vie qui prend possession de ses petits poumons. Notre purgatoire accueille une nouvelle âme. La violence nous accompagne dès les premiers instants de notre existence. Elle est destructrice. Son pouvoir est tel, qu'il n'existe pas de mots pour définir son contraire. En français et en anglais, on parle de *non-violence*. En allemand on dit *Gewaltfreiheit* (*Gewalt* = violence,

Freiheit = liberté). En sanskrit, le concept est baptisé *ahiṃsā*. Le mot est construit sur le même principe que les langues précédentes. *hiṃsā* signifie action violente et le *a* est un préfixe privatif. Donc *ahiṃsā* signifie *non-violence*.

C'est étrange de constater que nous sommes obligés d'accoler deux mots négatifs pour définir le contraire de la *violence*. Mais le fait est qu'il n'existe pas de mot positif. Aucun antonyme ! Avec l'expression *respect de la vie*, on s'en approche mais ce n'est pas tout à fait ça, car dans des cas extrêmes, il est nécessaire de faire usage de violence pour faire respecter la vie. C'est tout le paradoxe. Il est difficile de croire qu'on aurait pu venir à bout du régime nazi en envoyant tous les jours aux dignitaires du troisième Reich, des bouquets de fleurs pour les adoucir. Parfois, la préservation de la vie passe par la mort d'êtres humains qui n'ont rien demandé à personne. Cela dit, les guerres justes peuvent se compter sur les doigts d'une seule main.

De nos jours, la non-violence est complètement dévoyée. Ce concept est brandi à tout bout de champ par des régimes ou des systèmes économiques qui ne poursuivent qu'un seul but : la soumission du citoyen-consommateur ultra-connecté. Se révolter devient un acte de violence auquel répondent les coups de matraque. La non-violence, vidée de toute substance divine, devient synonyme d'obéissance.

L'indéfinissable non-violence est un principe auquel je n'adhère pas car je n'en comprends pas la nature. Pour bien saisir toute l'absurdité de ce concept, je vous invite à imaginer une langue qui ne contiendrait que des mots négatifs. Pour exprimer quelque chose de positif, nous n'aurions pas d'autre choix que de dire par exemple :

“Elle est non méchante et non laide.”

Dans ces deux phrases, même si le jugement exprimé est censé être positif, ce sont des termes négatifs qui s'impriment dans notre conscience. Ils portent en eux les germes de la violence. Il ne faut donc pas s'étonner que la communication non-violente soit en situation d'échec partout dans le monde. Comment peut-on étudier et diffuser un concept s'il n'existe pas de mot pour le définir ? La non-violence est censée être le refus du recours à la violence. Être non-violent, c'est être contre la violence. Mais être contre quelqu'un ou contre une opinion, c'est déjà un acte violent, tandis qu'*être pour*, c'est adhérer à une pensée, c'est s'investir dans un projet commun proactif. C'est partager la même *Weltanschauung*. Le partage n'est jamais un acte de violence. C'est une démarche altruiste, un chemin qui me conduit vers celui ou celle que je reconnais comme mon frère ou ma sœur en humanité.

Je terminerai ce chapitre par cette citation attribuée à Anjezë Gonxhe Bojaxhiu, plus connue sous le nom de Mère Tereza :

“On m'a souvent demandé pourquoi je ne participe pas à des manifestations contre la guerre. Je réponds que je n'y participerai jamais, mais qu'à chaque fois que l'on organisera un rassemblement pour la paix, je serai là.”

CHAPITRE 6 : Le Verbe

À côté du principe d'*ahimsā* (non-violence), Gandhi a théorisé le principe de *satyagraha* que l'on peut traduire par *force de la vérité*. Voici la définition qu'il en donnait :

“En appliquant le Satyagraha, j’ai découvert, dans les dernières manifestations, que la poursuite de la vérité n’admettait pas que la violence soit imposée à son opposant, mais qu’il doit être sevré de l’erreur par la patience et la sympathie. Pour ce faire, ce qui apparaît comme vrai pour un, doit apparaître faux pour l’autre. Et la patience signifie souffrance personnelle. En bref, la doctrine signifie la revendication de la vérité, non par application de la souffrance sur l’adversaire mais sur soi.”

Le *Satyagraha* ou *force de la vérité* pourrait être l’antonyme positif de la *violence*, bien que le mot *force* reste ambigu. Personnellement, je définirais le principe qui s’oppose à la violence par l’expression : *action du Verbe*. Contrairement à *force*, le mot *action* est seulement positif. Il n’y a pas d’ambiguïté. Quant au *Verbe* (avec une majuscule), il est d’essence divine. Le *Verbe*, c’est la *Parole de Dieu*, celle qui est capable de convertir c’est-à-dire de transformer. Pour se mettre au service de la *Vérité*, le *Verbe* s’appuie sur l’intelligence et la raison mais aussi sur l’amour. Le *Verbe* est éternel. Il est le lien entre Dieu et les hommes.

Que l'on soit croyant ou pas, il faut reconnaître que Jésus est l'un des personnages les plus fascinants de l'histoire de l'humanité. Son message traverse le temps. Il est d'une puissance telle qu'il en est presque surnaturel. Pourtant, que sait-on de la vie de Jésus ? Rien... ou si peu. Il n'y a dans les évangiles presque aucun détail sur son physique ou son quotidien. Sa prédication n'a duré que trois ans. Qu'a-t-il fait avant ? Quelle était sa vie ? Il n'a laissé aucun écrit. Et pourtant, il a été le vecteur du *Verbe*, le messenger de Dieu. Mais ce n'est pas le messenger qui compte, C'est ce qu'il apporte, une parole limpide et atemporelle, des mots sur lesquels les siècles ricochent, une parole vivante qui neutralise la *violence* et qui nous apprend à considérer autrui non pas comme un ennemi mais comme un frère ou une sœur en humanité.

Le Verbe ne peut pas s'imposer à autrui. Il ne sort pas du canon d'un fusil d'assaut. Le verbe est le fruit d'un dialogue qui s'installe en toute liberté entre des êtres partageant le même espace-temps. Ce n'est ni un combat ni le résultat d'un compromis. Le verbe est une union dans la Vérité et ce processus de conversion a besoin de temps pour s'accomplir.

La non-violence est un concept qui n'a plus de consistance. Elle est même une forme de violence lorsqu'elle est brandie par des personnes qui ne sont pas dans l'action positive mais dans la rébellion nihiliste. S'asseoir sur la chaussée, enchaînés les uns aux autres en attendant d'être délogés par des forces de l'ordre déshumanisées par leurs tenues de protection, conduit inévitablement à une impasse. Le dialogue est impossible. Seules comptent les actions positives telles que la mise en place de systèmes d'échange de biens et services au niveau local, la création de structures solidaires, et un dialogue permanent entre

toutes les composantes d'une communauté, qu'elle soit nationale ou communale. Seule l'action positive inspirée par la puissance du Verbe et qui vise à transformer un système de l'intérieur, est légitime. Pourquoi s'obstiner à affronter des CRS ou des gendarmes mobiles que leur équipement de protection rend de toute façon invincible ? Pourquoi ne pas choisir de renoncer à l'affrontement et d'aller à leur rencontre avec de la nourriture en offrande ? Une telle action provoquerait chez les forces de l'ordre un grand désarroi, car comment s'en prendre à des gens qui viennent vers vous avec pour seule arme le respect et le désir de dialoguer. Il devient difficile de frapper à coups de matraque, des personnes qui vous invitent à partager leur repas et qui prennent le temps, avec des mots simples, de vous raconter leur quotidien, et d'évoquer leurs espoirs d'un monde non pas plus humain mais plus divin. Il est difficile de balancer des grenades de désencerclement sur des bergers qui s'approchent de vos positions avec leur troupeau de moutons. On peut d'ailleurs s'interroger sur la mission des animaux dans le plan divin. Avez-vous déjà croisé, en vous promenant dans un parc, des gendarmes à cheval ? Quelle est votre première réaction ? Spontanément, vous allez vous diriger vers les pandores pour caresser le flanc de leur monture et peut-être engager une conversation avec eux. Le feriez-vous s'ils étaient non pas en train de patrouiller à cheval, mais en train d'installer un radar ?

Chers lecteurs, vous allez peut-être me faire la remarque que ce livre commence sérieusement à se découdre. Ne suis-je pas en train de perdre le fil de ma réflexion ? Je n'ai pas ce sentiment. Je suis encore en train de vous parler de la vie et de la mort. Les coups de matraque, les grenades de désencerclement ou, si on se place de l'autre bord, les slogans tels que *Tout le monde déteste la*

police hurlés par des manifestants se réclamant de la non-violence, ce sont des particules de destruction que nous diffusons autour de nous et qui repousse le moment où les portes de notre forteresse spatiotemporelle s'ouvriront. En revanche, toute action positive inspirée du *Verbe* engendre l'harmonie et nous rapproche de la liberté.

Se mettre à l'écoute du *Verbe* et se convertir à son action ne signifie pas surmonter ses différences à tout prix. C'est inviter son semblable à s'engager sur le chemin qui conduit à la Vérité. Si ce dernier accepte, le combat devient inutile. Il perd sa raison d'être. Pour se battre, il faut être au moins deux. Un boxeur sans adversaire, tout seul au milieu du ring, en train de frapper dans le vide, se transforme bien vite en inoffensif danseur. D'aucuns vont me dire que tout ceci, c'est du blabla, une théorie inapplicable qui va se heurter à la dure réalité d'un monde multiculturel où la loi du plus fort est la norme. Mais le *Verbe* n'est pas un concept élaboré par un cerveau humain. C'est la parole de Dieu que chacun d'entre nous est libre d'accepter ou de refuser. Les Chrétiens croient que le *créateur de l'univers visible et invisible* a donné son fils unique *en rémission des péchés*. Dieu s'est fait homme. Il a quitté l'éternité pour devenir esclave du temps et pour montrer aux êtres humains qu'il n'était pas parfait. Sa fragilité et son impuissance l'ont conduit sur le Mont Golgotha. Complètement dépouillé de sa divinité, devenu homme parmi les hommes, il est mort par amour pour ses semblables. Désormais, pour aller à la rencontre de Dieu, il appartient à l'homme d'accomplir le chemin inverse et de tout mettre en œuvre pour se dépouiller de son humanité mortelle. L'homme ne quittera la forteresse de l'espace-temps que lorsqu'il sera devenu Dieu. À cet instant, il entrera dans la vie éternelle.

CHAPITRE 7 : Confinement et réclusion

Il y a près de dix ans, je me souviens avoir visionné un documentaire très intéressant sur les moines de la Grande Chartreuse. Réalisé par Philipp Gröning, un Allemand, *Le grand silence* nous transporte dans un lieu de réclusion volontaire, où le quotidien est rythmé par la contemplation.

Très attachés à leur solitude, les moines prient dans leur cellule. Les journées et les nuits sont toutefois ponctuées de cérémonies à la chapelle, où alternent chants grégoriens et lectures des textes sacrés. Une fois par semaine, lors d'une promenade commune appelée *spacient*, ils sont autorisés à parler. Ce documentaire est fascinant car la vie de ces moines silencieux semble se dérouler hors du temps. Il faut savoir que Philipp Gröning, le réalisateur, a demandé une autorisation de tournage en 1984. Il a reçu une réponse positive seize ans plus tard...

Ces hommes de foi qui respectent la règle de Saint Bruno ont fait le choix radical de se retirer du temps. À l'intérieur du monastère, dans les limites de ce qu'ils appellent la clôture, la dimension temporelle a laissé place à une bulle d'éternité. J'ignore si, grâce à la contemplation, la Grande Chartreuse est un lieu propice à l'établissement d'un dialogue intime avec Dieu, mais ce qui me frappe, c'est le fait que depuis des siècles, le temps ne parvient pas à modifier les rituels et les activités quotidiennes de ces moines. Je me demande si pour eux, le temps s'écoule à la même vitesse que pour nous. Tous leurs gestes sont empreints de lenteur. Toutes les actions de la vie quotidienne semblent être accomplies dans un état de pleine conscience. Le temps semblent couler plus

lentement et le fait que depuis la création de l'ordre, presque rien n'a changé, nous donne le sentiment que le passé et le futur se confondent. Ils s'amalgament pour créer une bulle d'éternité. Dieu s'est fait homme et les moines contemplatifs mettent tout en œuvre pour se faire Dieu, c'est-à-dire pour être à son image. C'est un choix de vie radical mais qu'ils ont fait librement et auquel ils sont libres de renoncer à tout instant.

Il existe d'autres hommes qui vivent dans une solitude extrême. Totalement coupés de la société et même de la nature, ils sont enfermés vingt-trois heures sur vingt-quatre dans une minuscule cellule sans fenêtre et sans lumière naturelle. Une heure par jour, ils sont autorisés à se dégourdir les jambes dans un puits en béton de cinq mètres de longueur, trois de large et environ quatre mètres de profondeur. Cette structure est ouverte sur le ciel. Ces hommes ne sont pas des moines mais des prisonniers incarcérés au SHU (*Security Housing Unit*), l'unité d'isolement de la prison d'état de *Pelican Bay* en Californie.

Ce régime extrême s'apparente à une forme de torture. Certains prisonniers n'ont pas vu un seul arbre depuis plus de dix ans. L'absence de lumière naturelle, l'isolement total provoque chez nombre d'entre eux des troubles psychiques très graves. Les plus fragiles sombrent dans la folie. Ils passent leur journées à se balancer d'avant en arrière jusqu'à ce que leur âme se débranche et qu'ils s'éteignent.

Ceux qui, dotés d'un psychisme plus solide, réussissent à s'adapter, n'ont aucune perspective de libération. Ils ignorent s'ils retrouveront un jour, un régime carcéral normal. Ils ne peuvent parler à personne. Ils échangent juste quelques mots avec les

gardiens qui leur livrent trois fois par jour des plateaux repas. Les prisonniers mangent avec les doigts car les couverts sont interdits.

Ces hommes sont complètement enlisés dans l'instant présent. Sans activité et sans stimuli, les journées se suivent et se ressemblent. Ils ne sont pas capables de se projeter dans le futur car ils n'en ont plus. L'insaisissable instant présent devient leur ultime horizon. Ils sont prisonniers non pas de l'éternité, mais d'une boucle temporelle codée pour ne jamais prendre fin. Cette construction informatique est semblable à celle-ci :

Tant que θ est inférieur à 1 :

“que la souffrance t'accompagne... “

La condition est toujours vraie... Ce temps qui se répète à l'infini, ce n'est pas le *carpe diem* qui nous invite à profiter de l'instant présent et des petits bonheurs qu'il nous offre, c'est la définition même de l'Enfer, c'est-à-dire le royaume des morts-vivants.

CHAPITRE 8 : Fluctuations de la valeur de la mort

Dans la vie, toutes les morts n'ont pas la même valeur. Il y en a qui nous sont indifférentes et d'autres qui constituent un vrai traumatisme.

Si vous êtes un soldat, l'idéal est de mourir au combat. Vous êtes assuré, l'espace d'une journée, d'avoir votre nom et votre photo tout en haut de la page Google News, accompagné d'un communiqué du ministère de la défense ou il sera précisé que vous étiez un homme sans défaut. Vous serez décoré mais vous ne le saurez jamais puisque vous serez déjà réincarné dans un corps de bébé avec une nouvelle mémoire vierge de tout souvenir.

La COVID-19 est au cœur de l'actualité. Beaucoup ont pris ou prennent encore cette maladie à la légère, refusant d'admettre que si aucune mesure n'avait été prise, elle aurait tué des millions de Français. Mi-avril 2021, ce sont plus de cent mille de nos compatriotes qui nous ont quittés. C'est comme si, depuis un an, tous les jours, un avion moyen-courrier d'une capacité de 250 passagers, s'était écrasé quelques part en France. Si cela avait été le cas, croyez-vous vraiment que les réfractaires du masque auraient continué à voyager en avion ? 100 000 morts, c'est un nombre abstrait qui ne nous parle pas. Notre esprit le déshumanise. 100000 morts, c'est le nombre de victimes à déplorer si une puissance étrangère décidait de lancer un missile à tête nucléaire sur Avignon. Ce serait un traumatisme sans nom pour notre pays. Il n'y aurait pourtant pas plus de victimes qu'avec la COVID-19. Mais le pont d'Avignon n'existerait plus. Tout serait rasé. La guerre ne tue pas que des êtres vivants. Elle

tue aussi des monuments. Détruire les bouddhas de Bamyân à l'explosif, c'est détruire une mémoire. Détruire le patrimoine matériel ou immatériel d'un peuple, c'est assécher la source de son fleuve de vie et par conséquent le priver de futur. Il n'atteindra jamais l'océan des éternités.

La mort est multiforme, et si les hommes naissent libres et égaux en droits, il n'en va pas de même pour ce qui est de mourir. Prenons comme exemple, les accidents de la route et la guerre au Mali. Depuis janvier 2013, au nom de la liberté de déplacement, 26 000 de nos concitoyens, qui ne demandaient qu'à continuer de vivre, ont péri dans un accident de la route. Ce nombre froid est parfaitement accepté par notre société. Ces morts sont complètement invisibles et il n'y aura jamais de monument aux victimes de la route en France. Leurs familles, à jamais traumatisées, n'ont pas le droit de se plaindre. Elles doivent accepter ce sacrifice qui est le prix à payer pour que tous ceux qui sont encore de ce monde puissent continuer à se déplacer librement et à profiter de la vie.

Dans ce même intervalle de temps, l'armée française a perdu 55 soldats. Vous trouverez leur nom, prénom, âge, grade et unité dans la wikipédia francophone. Vous trouverez tout un tas de statistiques inutiles comme par exemple, leur origine départementale ou le nombre de morts par régiment et par garnison, ce qui n'est pas la même chose. Depuis 2013, début de l'intervention au Mali, la France a perdu en moyenne sept soldats par an. C'est très peu... Et pourtant, à chaque mort, le traumatisme est tel que notre courageux pays se pose toujours la question de savoir s'il doit mettre fin à l'aventure et laisser les pays du Sahel se débrouiller tout seuls. Ce comportement est d'autant plus étrange que contrairement aux victimes de la route,

tout le monde s'accorde sur le fait que c'est le devoir de tout bon soldat de se battre jusqu'au sacrifice suprême. Ça fait en quelque sorte partie du contrat. Il est difficile de dire combien de combattants ennemis ont été tués par l'armée française, des centaines, peut-être des milliers... Pardon, excusez-moi, j'aurais du écrire *combien de terroristes ont été traités*. L'utilisation du verbe "tuer" est proscrite. Cachez-moi cette mort que je ne saurais voir... Le combattant ennemi est toujours un terroriste, jamais un soldat, encore moins un résistant. Un terroriste, ça se traite. Vous noterez que c'est un terme que l'on réserve normalement aux animaux nuisibles. On déshumanise l'ennemi pour ne pas se dire que l'on tue un être humain. Le soldat occidental n'est plus un guerrier mais un *opérateur des forces spéciales*.

Pire encore, on forme désormais des télépilotes de drones, c'est-à-dire des soldats qui, quelque part en France, passeront leurs journées dans un bunker, à *traiter des objectifs* au joystick avant de rentrer chez eux le soir, de dîner, et d'aller border leurs enfants. À force de tuer comme dans un jeu vidéo, ces opérateurs de drones, déshumanisés, qui ne croiseront jamais le regard de leurs ennemis, deviendront fous. L'homme occidental n'ose plus regarder la mort en face. Il fanfaronne en jurant ses grands dieux qu'il est prêt à mourir pour le drapeau, mais l'amour de la patrie ne remplacera jamais la foi en Dieu et en la vie éternelle. La mort est taboue parce que dans nos sociétés européennes, elle est de plus en plus considérée comme une séparation définitive. Pourtant, sans la mort, il n'y aurait pas de vie...

CHAPITRE 9 : Un peu de jardinage

Je vais maintenant vous parler de l'un de mes nombreux centres d'intérêt, en l'occurrence le jardinage. Cela fait plusieurs années que dans mon petit village du centre-nord de l'Allemagne, je prends soin d'un jardin potager, biologique cela va sans dire. Je cultive des salades, des tomates, des potirons, des carottes, des courgettes, des concombres et même des poivrons !

J'ai beaucoup de plaisir à jardiner. Chaque saison, je me réjouis de pouvoir donner vie à des légumes simplement en dispersant des graines dans un sillon ou dans des pots. Le jardin, c'est un peu comme l'univers. Mettre une graine en terre et l'arroser, c'est déclencher un big bang. À l'origine, la graine est inerte. Certes, elle contient tout le code nécessaire pour devenir par exemple un beau potiron, mais sans un dieu pour l'amorcer, elle reste inerte, comme hors du temps. C'est l'action du jardinier qui, en enrichissant la terre avec du compost et en arrosant la graine, démarre l'espace-temps biologique de cette dernière. Très vite, la graine s'ouvre et devient une plante, laquelle reconnaît le jardinier comme son Dieu créateur.

Lorsque je jardine, j'ai conscience que la mort et la vie sont inséparables. Sans la mort, pas de vie, sans la vie pas de mort... Sans me poser de questions, j'arrache les légumes arrivés à maturité et je les dévore vivants. Je n'ai pas le choix. Pour moi, c'est une question de vie ou de mort. J'ai besoin de manger les légumes à qui j'ai donné vie pour compenser mon déséquilibre entropique et ne pas mourir. Le reste, les parties non-comestibles (tiges, feuilles, pépins...) sont jetées sur le tas de compost. Et curieusement, elles se transforment en un substrat d'une richesse telle qu'il devient une source de vie pour les nouveaux légumes.

Les tomates ont besoin de cet apport organique issu de la mort et de la décomposition végétale. La mort nourrit la vie qui en retour, nourrit la mort. Vie et mort se promènent main dans la main. C'est en dévorant des légumes et aussi des animaux, que nous pouvons nous reproduire avant que notre activité cérébrale s'arrête définitivement. Pour assurer la survie et la dispersion de nos gènes, nous donnons la vie avant de mourir. De la sorte, nous nous croyons immortels... Alors que c'est tout le contraire ! En nous reproduisant, nous assurons la pérennité de la mort. Je n'ai jamais compris pourquoi l'Église Catholique défend la croissance et la multiplication de notre espèce. Si notre planète ne comptait plus que quelques centaines de milliers d'âmes, ce serait parfait. La nature pourrait se régénérer et l'être humain ne pourrait pas la déséquilibrer.

Notre univers spatiotemporel est un immense centre de recyclage mais ce n'est pas un organisme qui vit en circuit fermé. Il a besoin d'un apport extérieur qui est Dieu ou le jardinier. Peu importe ! Il a besoin qu'une entité supérieure prenne soin de lui. Si le Dieu-Jardinier n'arrose pas ses créatures végétales, alors celles-ci vont se déséquilibrer et mourir... Et si elles meurent, le Dieu-Jardinier

qui n'aura plus rien à manger va se déséquilibrer et mourir à son tour, sauf si son Dieu intervient pour le sauver. Tout est lié et tout se tient.

On peut alors légitimement se poser la question suivante : Est-ce que le Dieu qui nous a créés, va se déséquilibrer et disparaître s'il nous laisse mourir ? A-t-il tout autant besoin de nous, que nous avons besoin de la puissance de son verbe ? Est-ce que Dieu est mortel ? C'est une idée qu'on ne peut pas écarter... Ce qui expliquerait qu'il se soit fait Homme pour nous sauver, et qu'il ait besoin de nous, pour ne pas perdre l'équilibre. Il est peut-être là le mystère.

Pour ne pas mourir, l'être humain ne peut faire autrement que de puiser à la source du Verbe... Et Dieu qui est peut-être beaucoup plus fragile qu'on ne le pense, a besoin non pas de notre verbe mais de notre amour. Tout est lié et tout se tient.

CHAPITRE 10 : Une planète Terre sans êtres humains

Imaginons maintenant qu'à cause d'un virus extrêmement agressif échappé d'un laboratoire, toute l'humanité disparaisse en quelques jours. Que se passerait-il ? La planète serait plongée dans un silence que nous n'avons jamais connu, pas même au cœur du confinement anti-COVID. Il n'y aurait plus de circulation automobile, plus de passants arpentant les trottoirs des grandes villes, plus de musique dans les magasins, plus de tondeuses à gazon annonçant l'arrivée du printemps. Nous sommes les enfants de la civilisation des décibels. Pour nous, le bruit est synonyme de vie. Il est partout. Il n'y a que les cimetières qui soient encore silencieux car en-dehors du Père-Lachaise, ce ne sont pas des lieux touristiques. Ils ne sont plus accolés aux églises mais à l'écart des lotissements périphériques, ceinturés d'une haie de cyprès pour soustraire le marbre et les croix à notre regard. Enveloppés de silence, ce ne sont plus des lieux qui nous invitent à l'humilité en nous rappelant que nous sommes mortels. Non... Ce sont des décharges humaines.

Si l'humanité disparaissait brutalement, le silence retrouverait ses lettres de noblesse. La Terre continuerait sa révolution autour du

soleil mais sans faire de bruit. Les téléphones portables giseraient sur le sol. Ils seraient peut-être encore prisonniers de la main de leur propriétaire en train de se décomposer. Ces symboles de notre civilisation seraient sans doute les premiers appareils à s'éteindre définitivement, faute de charge dans la batterie. Les centrales nucléaires continueraient de tourner toutes seules. Les feux de signalisation, devenus inutiles, continueraient leur partition trichromatique jusqu'à ce que les centrales nucléaires, en surchauffe, finissent par exploser qui qui l'enveloppait avant que le cerveau d'un lointain hominidé invente l'outil originel et entreprenne de modifier son environnement. En trois millions d'années, un laps de temps très court par rapport à l'âge de notre espace-temps, nous sommes passés du caillou ramassé sur le sol pour ouvrir la coque d'un fruit quelconque au *grand collisionneur de hadrons* capable de briser la matière pour en extraire des particules infiniment petites